

de faire hommage aux Muséums de Lyon et de Paris de tous les trésors qu'il avait pu apporter.

Mais, hélas ! au prix de quels sacrifices avait-il acheté ces richesses. Au lieu de ce beau jeune homme dont le regard ardent et sympathique inspirait l'affection et la confiance, les amis qui, deux années et demie auparavant, l'accompagnaient à son départ, ne serraient plus dans leurs bras, qu'un homme débile, la tête chauve, dont les yeux abrités par des lunettes bleues ne supportaient qu'avec peine la lumière du jour. Était-ce bien Morice, ce bon camarade, ce cœur d'or, on ne le reconnaissait qu'à cet enthousiasme, à cet ardent amour pour la science, à qui il avait sacrifié sa santé, et qui seul l'avait soutenu jusqu'alors.

Il venait dans son pays, le cœur encore plein d'espérances, remplir une formalité, qui devait l'aider à poursuivre ses travaux; il venait chercher le grade de docteur.

La Faculté de Paris couronna sa thèse doctorale, dont le sujet était une Étude sur la Dengue, fièvre éruptive des pays chauds.

Morice, après avoir brillamment lutté dans un concours, fut nommé médecin de seconde classe ; son rang lui permettait de choisir sa destination. Le docteur Morice, entraîné par l'espérance de terminer des travaux commencés, opta pour la Cochinchine, malgré les observations de ses amis, qui prévoyaient bien qu'il n'aurait pas la force de résister à une seconde expédition. Il repartit donc le 20 janvier 1876 pour notre colonie.

Dès son arrivée en Cochinchine, il s'empessa de reprendre et de poursuivre ses travaux scientifiques ; chaque mois il nous envoyait des objets d'un prix inestimable, et comme l'a fort bien dit un de ses biographes, M. le doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, « Grâce à